

LE FANTOME DE LA ROCHE

I. SEUL

Il y a déjà huit mois que ma pauvre grand'mère est morte ; et si pendant tout ce temps là l'oubli et le cimetière crurent silencieusement leurs ruines, moi j'y pense toujours avec amour.

Je la revois encore au fond de ma chambre, aimable, souriante et belle sous son diadème, de cheveux blancs, me regardant de son œil gris et serein ; et, s'appuyant sur sa petite canne de frêne, gagner tout doucement, clapincloquant, le grand fauteuil en cuir de Russie d'où elle savait causer avec tant d'est et d'indulgence sur les douces choses d'autrefois et sur les curieuses absurdités du temps présent.

Pauvre grand'mère ! dire que vous nous avez quittés depuis huit longs mois, et cela, malgré toute notre tendresse et tous nos petits soins ! Le canapé où vous êtes morte est encore là, triste et solitaire, en face de votre causeuse à peine refroidie, et pourtant, rien qu'à regarder ces objets que vous aimiez tant et qui respirent encore votre vie, il me semble entendre votre voix claire et sympathique me raconter les légendes et les histoires de jadis.

Je suis seul, ici, ce soir grand'mère. Il vente dehors et la pluie tombe froide et serrée au cimetière.

Allons ! revenez auprès de moi ; tisonnez le feu qui s'éteint et asseyez-vous là, bien en face de moi. Personne ne vous dérangera ; j'ai fermé ma porte à tous les bruits du dehors. Causons en doux tête-à-tête, et contez-moi une longue histoire bien horrible, telle que celle du Fantôme de la Roche.

Elle me faisait si peur dans le temps ! vous en souvenez-vous, grand'mère ?

II

A CREDIT

—Si je m'en souviens de la légende du Fantôme de la Roche ?

Je le crois bien ! Sans cela, il faudrait être ignorante de ses traditions de famille, et chez les Frasers on se la légue de père en fils, depuis plus de cent ans.

Je veux bien t'en faire part ; car pour toi aussi, enfant, il arrivera ce jour où il te sera donné de voir le terrible Fantôme de la Roche.

Autrefois, j'avais un grand-oncle qui vivait dans la rue de Notre-Dame. Cela était en 1764, et tu vois que ça ne date pas d'hier.

La basse-pille était alors le quartier le plus aristocratique de ce cher vieux Québec, qu'on commençait à démolir. Il nous quitte pierre par pierre, et bientôt il n'en restera plus rien que ses rues étroites et tortueuses et capricieuses, tout triste de ce voir veuf de ses canons. Déjà s'en vont ses vieilles portes dont on était si fier autrefois ; elle gênent la circulation, paraît-il, du moins M le maire nous l'assure, et il faut bien dérangé ces niches poussiéreuses où dort silencieusement notre histoire, pour laisser passer deux voitures de front.

Ah ! les vieillards sentent bien qu'ils sont de trop maintenant : les jeunes le leur disent tous les jours en se laissant mourir jeunes ; et puis, qu'il est bien vrai que les vieillards ont fait leur temps, je dois bientôt me préparer à partir moi-même.

—Mon grand oncle demeurait donc dans la rue Notre-Dame.

Je ne l'ai connu que par les récits de mon père ; mais c'était, m'a-t-il dit un beau vieil-

Jard large d'épaules, l'œil vif, les cheveux grisonnants, qui jadis avait été capitaine dans les "Montagnards de Fraser". C'était un de ceux qui avaient eu pour triste mission d'aller incendier St Joachim. Là, il s'était querellé, avec le cruel Montgomery, et comme tout le monde savait qu'il s'était montré humain, il réussit à captiver le cœur de ma grand'tante, et tous deux s'étaient mariés après la signature de la paix.

L'ordre était alors arrivé de licencier le régiment, et, comme le ménage n'était pas riche, chacun avait réuni ses modestes ressources, ce qui servait à faire fructifier un petit commerce qui allait tant bien que mal. De temps à autre, une poule glissait dans le pot-au-feu, et que pouvaient-ils demander de plus en ces temps de gêne ? Dans cette rue ils vivaient sans faste, sans bruit, craints et respectés par tout le quartier ; car si le capitaine Fraser était honnête homme, il en exigeait autant de tous ceux qui l'approchaient, et pour être plus certain de son coup, il ne faisait jamais crédit.

Or, un jour, l'oncle Augustin était debout à la porte de son échoppe, la main passée échaudément dans la large ceinture en laine fléchée qui lui serrait la taille, selon la mode du temps.

Il faisait froid ; c'était en automne, et sans doute le capitaine Fraser songeait que vers cette époque il chassait autrefois le chevreuil dans ses rudes et chères montagnes d'Ecosse si lointaines maintenant, et pourtant si présentes à sa mémoire.

Autour de lui cheminaient en bandes joyeuses les gais "voyageurs", qui s'en allaient passer l'hiver à trapper et à courir les bois et les solitudes de l'Ouest. Ce soir-là même, les bateaux devaient partir pour hiverner à Montréal : les anciens avaient pronostiqué une saison longue et giboyeuse, et chacun allait retenir son passage, tout en chausonnant en chœur :

—V'la l'automne qu'est arrivé :

Tous les voyageurs vont monter ; Nous n'irons plus voir nos blondes.

Dans les chantiers nous hivernerons ; Dans les chantiers nous hivernerons.

Certes il faisait bon de voir tous ces braves gens partir comme cela, le cœur gai, le sourire aux lèvres ; et, tout en se disant cela, mon oncle se frottait les mains et murmurait :

—Ils ont bien raison d'être joyeux, ma foi ! le travail les attend là-bas, tandis que voilà la morte saison qui arrive pour moi. Il faudra que je dise ce soir à Jeanne de mettre en bouteilles ce vieux whiskey écossais que ma envoyé mon cousin Malcolm. Quel plaisir n'aurai-je pas cet hiver à l'écouler !

—Mais, mon ami, si j'écoutais ainsi tout le monde, il me faudrait fermer boutique avant la fin de la semaine. Pour ne pas me ruiner, j'ai dû établir une règle sévère, et je ne puis m'en départir.

—Allons ! M. Fraser, un peu de pitié pour l'amour de Dieu, je n'ai pas d'autre garantie à vous donner que ma parole ; mais soyez sûr qu'elle vaut celle du roi de France, et mort ou vif, je vous payerai ce que vous allez m'avancer !

(à continuer.)

riait tout seul en lui-même, rien qu'à songer aux douces joies de son logis.

—Bonjour, l'ami ! qu'y a-t-il pour votre service ?

—Vous m'avez donc oublié, capitaine Fraser, puisque vous ne me tutoyez plus ?

—Pardine ! il vient tant de monde à mon magasin que cela serait encore très excusable. Allons, approche ici, que je te reconnaisse.

Le voyageur s'avança vers le capitaine qui lui frappa joyeusement sur l'épule, en disant : —Tiens ! tiens ! cet excellent Martial Dubé que j'ai tiré des griffes du capitaine Goreham. Sans moi, mon homme, tu promettais d'être proprement scalpé.

—C'est très vrai cela, M. Fraser : sans vous ça y était, et l'on me rangeait dans la catégorie des trophées de guerre. Mais tout de même, ce service n'a pas été aussi grand que vous semblez le croire.

—Et comment cela, Martial ?

—C'est que, voyez-vous, capitaine, tout dans Beauport a été brûlé et mis à sac par les "Rangers" du misérable Goreham ; aujourd'hui, il ne reste plus rien à ma vieille mère qui travaille maintenant à la journée, chez des habitants. A son âge, c'est dur, capitaine ! Elle a soixante ans passées, et toute cette misère m'a forcé de partir pour courir ma chance, et essayer de lui venir en aide en montant dans les bois.

—Tu fais bien, mon garçon, et ce ne sera pas moi qui t'en blâmerai ; je connais le commandement :

—"Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement."

—Oui, oui, je le connais, moi aussi, et je trouve que c'est beau comme commandement, mais comme promesse, ça ne vaut pas grand chose, car en somme la vie n'est pas drôle... Avez-vous des chemises de flanelle à vendre, capitaine ?

—Certainement, Martial, et des plus belles encore ; comment t'en faut-il ?

—Oh ! pas celles-là, M. Fraser elles sont trop cher : décrochez-en de vos plus communes et rien qu'une ; car je n'ai pas les moyens, et il me faut encore une paire de bottes sauvages, une ceinture de laine, un couteau avec sa gaine, et dire qu'il va falloir demander toutes ces choses-là à crédit !

—Comment à crédit ! mais tu dois bien savoir, Martial, que je n'en fais jamais ; j'ai même refusé d'ouvrir un compte pour le gros colporteur Lari-vière, qui vend de la marchandise jusqu'en bas de St-Jean Port-Joli.

—Je le sais, reprit tristement Martial mais pour moi, vous ne me refuserez pas, M. Fraser. Regardez, je suis pauvre maintenant ; puis, tout le monde s'accorde à dire que l'hiver va être magnifique pour la pelletterie. Vous n'y regarderez pas de si près, monsieur, et vous n'empêcherez pas un malheureux de partir pour gagner honorablement quelques sous et venir en aide à sa mère. Voyons, M. Fraser, laissez-vous attendrir !

—Mais, mon ami, si j'écoutais ainsi tout le monde, il me faudrait fermer boutique avant la fin de la semaine. Pour ne pas me ruiner, j'ai dû établir une règle sévère, et je ne puis m'en départir.

(à continuer.)

ALBERTON HEADQUARTERS

SPRING 1897.

Ready to please CLOTHING

We have imported an elegant line of clothing for the Spring and Summer trade. Never have Styles been so pretty. Never have the goods been so well made. Never were the patterns as good — but of all—

NEVER

have the prices been so low

- Suits at \$4.00
Suits " 5.00
Suits " 6.00
Suits " 8.00
Suits " 9.00
Suits " 10.

and upwards.

- Children Suits 1.00 each
Mens Pants 1.00 each up.
Mens Coats 3.00 "

EVERYTHING IN CLOTHING

The largest stock in the Town.

Call and see our Clothing.

Benj. Rogers

Alberton.

PENDLETON'S

PANACEA

Internally for

Cramps, Pains, Colic, Coughs, Colds, Chills, Night Sweats, Palpitation of the Heart.

Sure cure for

SUMMER COMPLAINT, CHOLERA, DYSENTERY.

Externally for

Cuts, Burns, Lame back or Side, Rheumatism, Neuralgia, Sprains, Headache, Toothache, Best Family Medicine on earth

Price 25 Cents

—000X000—

Ask for Pendleton's. Take no other.

Public Notice.

As I am about closing my business in Tignish I hereby give notice to all those who are indebted to me either by Notes of Hands or accounts to settle their respective accounts before December 15th 1896; otherwise legal proceedings will be taken to collect same.

Joseph B. Poirier.

Tignish Sept 5th 1896.—6m

For Sale

—00X00—

A farm containing 30 acres, under high state of cultivation, situated on the Howlan Road, about 15 chains from Railway Depot, near Post office, School, Church etc, is offered for sale by the undersigned.

For particulars apply to B. Gallant of A. & B. Gallant Bloomfield Station March 11st 1897—4i

Scientific American Agency for PATENTS. CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$2.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.

A MOTHER'S VALUABLE ASSISTANT

Home Occupations for Little Children

By KATHERINE BEEBE.



WHAT Miss Beebe's "First School Year" is to the primary teacher this little volume is intended to be to mothers. Miss Beebe believes that the ceaseless activity of children calls for employment, and "Home Occupations" is full of ways and means for mothers.

Enthusiastically endorsed by the press and leading kindergarteners.

Hundreds of Hints on How to Make the Little Folks Happy

Lists of Stories, Songs and Plays Invaluable to Mothers and Nurses

In this book the Kindergarten offers to the Home suggestions for the occupation of little children with simple materials. The author does not presuppose a kindergarten training on the part of the mother, nor an ideal environment. She simply takes for granted the child's ceaseless activity and the mother's desire to furnish him with material and opportunity for development.

The occupations here considered are of three kinds. The first are those which require the active participation of an older person; the second, those for which only occasional direction or assistance is necessary; the third, those in which the child can engage by himself.

We sell this Book for 75 cents. To any one sending us 3 new subscribers we give this Book Free—Address L'IMPARTIAL, TIGNISH, P. E. I

BEAUTIFUL BRITAIN.



The Scenery and the Splendors of the United Kingdom.

Royal Residences, Palaces, Castles, Bowers, Hunting Lodges, River Banks and Islets, Abbeys and Halls, The Homes of Princes, Views of Noted Places, Historic Landmarks and Ancient Ruins in

The Lands of Rose and Thistle

A magnificent collection of views, with elaborate descriptions and many interesting historical notes. Text set within emblematic borders, printed in a tint. A fine example of up-to-date printing.

Large quarto volume (11 1/2 x 13 1/2 ins.), 385 pages. Extra enameled paper. Extra English cloth, emblematic embossing in ink and gold.

FOR all Americans there is an unending interest in the scenes and places of that historic little country that gave us our laws, our language, our conquering instinct and our faith. Divided many times by the bitterness of those contests that have made us what we are, she turns again to us and to her, as the Mother Land whose splendid story is also so largely ours, and in common with whom we claim the genius of Shakespeare, the laws of Alfred, and the dominant instinct of that Saxon lineage which wins and conquers and subdues by processes known to us two alone: the American and the British side by side. And as the centuries have passed England has grown nearer to us. She is no longer a far-off land of which we have only heard. The first voyages of those who made America, and made it English, occupied nine stormy and perilous weeks. It required two centuries to reduce that time one-half. Now our green shores and the white cliffs of Albion lie less than one week apart, and for thirty years we have talked with England under the sea in a common language, about common interests. To go and to return is an incident of daily life. The Saxon, English and American, travels more than any other man, and with a shorter purpose to see, to know and to appreciate. England and America exchange visits every year in the person of thousands of individuals. The Briton finds with us brighter skies, and higher mountains, and larger rivers, and broader lakes, and taller trees, and more stupendous waterfalls than his island knows. And for the old, the storied, the historic, we go to him. What he has in a sense our own. It is a hand-made and a time-mellowed beauty; for us the beauty of history and association, ours as well as his. We give him stupendous nature dotted with new cities that seem old enough to us. He gives us the story of our common race written in piled stones and clustering ivy, representing the toil and hope of centuries; a toil and hope which we inherited, and whose memorials are also ours.

Retail price of Book \$5.00 We give this book to any one sending us 10 new subscribers.—Address L'IMPARTIAL

Gladiators of the Prize Ring

A MAGNIFICENT WORK FOR SPORTSMEN. 96 Large Half-Tone Portraits of ALL NOTED PUGILISTS From Hyer to Corbett. Together with their Records in Battle and the Histories of their Lives. BY BILLY EDWARDS THE ONLY WORK OF THE KIND ON THE MARKET. The portraits are produced from copper plates, and a photograph of this size would be worth \$1.50 apiece, making a collection of photos worth \$150.00, to say nothing of the invaluable work of reference accompanying same. Size 14 x 11 1/2. Novelty cloth binding. Aluminum and gold title stamp. 250 pages.

OF recent years the interest taken in the noble art of self-defense has been almost universal. The cultivation in our colleges of athletic exercises, and the great interest taken by all classes of people in physical culture, would seem to indicate that this is the golden era of muscular development and the establishment of a perfect manhood.

Gladiators of the Prize Ring has been prepared in the most careful manner; every official compilation of official data. Every important event in the prize arena, from the first ring encounter down to the great battles of the present day, both in this country and abroad, is given in a full and complete manner. The biographical matter is historically correct and the portraits are taken from authentic photographs or sketches from life. The accounts of fistie combats in this book are composite compilations from the personal experiences of those most competent to describe the events—the principals, seconds, timekeepers, backers, referees, etc. The book will be found unexcelled as an accurate work of reference, for not a fact has been distorted nor a line set down in malice.

Special Features: 1. This is the only work of the kind ever published. 2. The portraits are the finest in existence—taken at the time the men were in their prime. 3. It has been edited by the greatest authorities now living, and is the only authentic work of reference ever published. 4. The boxing lesson by "Young Griffin" and Walter Campbell is a very important blow with guard for stance, and the positions reversed, while the instructive text accompanying and explaining them, is thorough and complete. This is the first time such results have been obtained, and the two men represented are the most scientific in their profession. 5. Three years' time has been consumed and \$25,000 have been expended in collecting, completing and reproducing the portraits for this work. 6. All "tough" phraseology has been carefully avoided in the editing of the work so that there is nothing to offend the most refined.

We sell this book for One Dollar and twenty five cents. If you send us 5 new subscribers we will give you this Book Free—Address—L'IMPARTIAL

NOTES, RECEIPTS, Envelopes